



LE CANON A TIR RAPIDE DE BULLER EN ACTION.

TEMPERATURE

Du 8 janvier 1900.

Thermomètre de R. & L. OZAROW, Opticien. No 141 rue St. Paul, entre Océan et Baronne.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P. M., and 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 8 janvier — Indications pour la Louisiane — Temps—averses mardi et probablement mercredi; vents légers et frais de l'est.

LE 8 JANVIER.

Il y a eu, hier, quatre vingt-cinq ans que le général Jackson, entouré des volontaires du sud et de nos vaillants Créoles, indigènes et aux Anglais une bataille dont ils ne se sont jamais relevés. C'est à partir de cette journée mémorable que les Etats-Unis ont été libérés non seulement de la domination, mais même de la présence des Anglais. Jamais, depuis lors, ils n'ont osé remettre le pied sur notre sol.

C'est un des plus importants événements du siècle qui va finir et qui a été pourtant témoin de grandes révolutions nationales et internationales. Le 8 janvier a été célébré, hier, avec la solennité ordinaire. Il y a eu des parades, des cérémonies religieuses dans certaines églises. Il ne faut jamais laisser s'éteindre de pareils souvenirs; ils relèvent les esprits et les cœurs et les mettent à l'abri des défaillances nationales, dont nous avons en trop d'exemples depuis un siècle.

Le Gâteau des Rois.

Un article de M. Gabriel Syva-ton dans le «Gaulois»:

C'est de la France que je parle. Car il paraît qu'en 1910 elle sera découpée en tranches, d'ailleurs inégales, que s'administreront les monarchies voisines: un large morceau, pétri au vin de Bordeaux, piqué de pruneaux d'Agen, fourré de fruits confits d'Auvergne—à Sa Majesté espagnole; une longue tranche où le calisson d'Aix voisinerait avec le nougat de Montellimar—au roi d'Italie; à l'Empereur allemand le respectable quartier qui décorait le pain d'épice de Reims, les madeleines de Verdun, les produits exquis de Bar-le-Duc; au roi des Belges les pâtés de canards d'Amiens et les friandises; un peu lourdes du pays flamand; une république même aura sa part, cette excellente république helvétique, qui taillera depuis Branon et Lyon—marrons et gaufres,—jusqu'à Rochefort et la Rochelle—dont j'ignore les spécialités. Et un petit morceau restera, son heureux bénéficiaire n'étant point encore désigné, un fin petit morceau qui s'appellera le royaume de Normandie, dont les confiseries parisiennes fourniront le royaume de Savoie, et dont le pourtour s'émaillera des cotignacs d'Orléans, des rillettes de Tours, des crêpes de Morlaix et des macarons de Rouen. Eventuel roi d'Yvetot, vous n'aurez pas lieu de vous plaindre! Mais qui serez-vous, quel duc de Connaught ou, à défaut d'un prince anglais, quel anglophile éprouvé digne de tenir sa place, quel Lancaux ou quel Yves Guyot? Car, on ne saurait l'ignorer, c'est l'impératrice Albion qui coupe, ruse et distribue, sans rien prendre pour elle, rien que nos coeurs: l'Algérie et la Tunisie, Madagascar et l'Indo-Chine, le Sénégal et le Soudan, le Congo et les Antilles.

Ainsi l'a décrété le journal londonien le «Sun», à la date du 13 décembre 1899. On s'étonne... Comment, les Anglais! Au moment où les Boers, incorrigibles trouble-fêtes, fourragent la batterie de cuisine du généralissime Buller, du général Gatacre, du général Clery et de lord Methuen, et réclament, dans Kimberley assiégée, le grand Cecil Rhodes à la portion congrue, les Anglais choisissent ce moment-là pour ouvrir des yeux plus grands que le ventre et pour parler de nous dévorer! C'est de la folie boulimique!

Pardon! Leur habileté est d'offrir. Ils disent, en substance, à l'Europe: «Voilà, cela ne va pas, nous sommes battus, honteusement battus, par un petit peuple de deux millions d'hommes, tous les autres peuples célèbres nos défaits: n'y aurais-je pas une inamabilité de s'arranger! Nous avons là, sous la main, la France, un pays que la crise dreyfusiste a déprimé, désorganisé, si nous en prenions chacun un morceau, cette combinaison ne nous mettrait-elle pas tous d'accord?»

Moi, je trouve cela très malin, et comme l'Angleterre est avant tout le pays de la tradition, je n'hésite pas à reconnaître là une malice traditionnelle. Je demande pardon aux lecteurs du «Gaulois» de me montrer, pour une fois, aussi savant que M. Monod, de l'Ecole des Hautes Etudes, ou M. Seignobos, de la Sorbonne, mais les imaginations du rédacteur du «Sun», qui rappelle celles de lord Stairs, qui était, en 1716 ambassadeur de Sa Majesté Britannique auprès de Sa Majesté Très Chrétienne.

En 1716, lord Stairs constatait avec chagrin le triste état de l'Angleterre. Le roi Georges, premier souverain anglais de la dynastie de Hanovre, était menacé par un retour offensif du prétendant Stuart, la nation anglaise, affreusement pillée par des ministres et des députés concussionnaires, semblait se désintéresser de pré-

ciuses institutions parlementaires et envisager sans effroi une restauration absolutiste; enfin, pour comble de malheur le grand allié, l'empereur d'Autriche, se dévouait de l'occident pour se lancer dans une guerre contre les Turcs, si bien qu'il n'y avait plus rien à attendre de lui.

Lord Stairs s'affligeait de tout cela. Or, en même temps, il constatait, avec tous les diplomates qui vivaient alors à Paris, que la France, après la grande guerre de la Succession d'Espagne, était épuisée d'hommes et d'argent, son armée désorganisée, son gouvernement—celui du Régent—incapable, hâté du peuple ballotté entre les partis qui se déchiraient à l'envi.—bref, une proie offerte à ses voisins.

Ajoutez enfin que lord Stairs était passionnément notre ennemi. Il excellait à faire naître, à propos de rien, un incident diplomatique de premier grandeur. Il entra un jour chez notre ministre des Affaires étrangères en brandissant, non pas un numéro du «Rien» et des dessins de Willette, mais un almanach, un almanach intitulé «Paris» avec le privilège du Roi et où Jacques Stuart était qualifié roi d'Angleterre et Georges Ier électeur de Hanovre, un almanach qui était un «casus belli». Et il fallut mettre l'almanach au pilon et le lire au pilori.

De tout cela, il résulte que lord Stairs se dit, un beau matin, qu'il n'y avait qu'une manière de s'en tirer: démembrer la France.

Il prit une carte géographique et fit comme le rédacteur du «Sun»: il marqua le lot de la maison de Savoie—le même! Provinces de Savoie—le lot de la Hollande dans le Nord, celui de l'Allemagne dans l'Est; et il ne resta subsister qu'un royaume de France fort réduit, lequel, à la vérité, il ne songea point à dénommer Royaume de Normandie et dont il négligea de placer la capitale à Yvetot, mais qui offrait tout de même de suffisantes garanties d'innocence... Cela fait, il se trouva embarrassé. Comment lancer dans le monde ce projet mirifique? S'il avait eu le «Sun» à sa disposition, il s'y fut fait inscrire sous un pseudonyme, et il aurait colporté le numéro du journal en déclinant, qu'après tout ce gazouillage n'était point sa fête. N'ayant pas le «Sun», il inventa une forte belle histoire, que voici.

En rentrant chez lui le soir du 31 janvier, raconte-t-il, il avait trouvé sur sa table un mémoire déposé par un inconnu—c'était le plan de la question—et une lettre de la même main. La lettre l'avisait que s'il voulait entrer en négociation avec l'autorité du moment, il n'avait qu'à faire imprimer et afficher à la porte de l'église des Pères Oratoriens, rue Saint-Honoré, l'avis suivant: «On a perdu une bourse de soie rouge longue, dimanche dernier, ou il y avait cinquante louis d'or dedans; celui qui la rapportera au Père X... lui donnera la récompense promise. Le chiffre de cette récompense devait indiquer l'heure à laquelle l'auteur du mémoire se présenterait chez Stairs: dix pistoles signifiaient dix heures du matin, treize heures de l'après-midi, etc. L'inconnu se présenta sous le nom de M. de Huntley. Voilà ce que racontait Stairs. Il ajoutait qu'il n'avait pas osé faire afficher le placard, de peur de tomber dans un piège, mais que le plan, enfin, ne paraissait pas si mal combiné, qu'il pouvait offrir un terrain d'entente entre l'Angleterre, l'Empereur, la Maison de Savoie, les Etats-Généraux de Hollande... Qu'en pensait-on?

C'était naturellement à ses collègues, les autres ambassadeurs étrangers à Paris, qu'il confiait ce secret romantique. Les ambassadeurs en référèrent à leur gouvernement. Une négociation d'embouchure et échoua. Les Hollandais déclarèrent qu'ils n'avaient plus le sou, l'empereur d'Allemagne s'obstina à faire la guerre aux Turcs, la Maison de Savoie, qui aurait bien voulu, ne se reconnut pourtant pas la capacité de boire

le Rhône. L'Angleterre dut se tirer d'affaire toute seule. La France ne fut pas démembrée. Et elle ignora même le danger qu'elle avait couru, jusqu'au jour où je mis la main, aux archives impériales de Vienne, sur le dossier de cet horrible complot diplomatique.

Si les fantaisies de lord Stairs furent sans portée, combien plus innocentes encore nous paraîtront celles du rédacteur du «Sun», qui n'est pas même ambassadeur! Aussi la presse française n'en parle-t-elle que pour s'égarer. Elle n'accusa même pas M. Chamberlain d'avoir lancé ce ballon d'essai. Et elle reconnut là, simplement, une sottise de journaliste excitée.

Mais cette sottise nous donne une singulière idée de l'opinion publique outre-Manche. L'appréhension d'un fait bien antérieur, elle nous révèle chez les Anglais une tendance permanente et invétérée à rendre la France responsable de tout ce qui peut leur advenir de fâcheux de par le monde, à rêver, pour toute diminution qui leur est infligée, une compensation prise à nos dépens. Aucune gratitude de notre chancellerie ne militera chez nos voisins et ce sentiment foncier et en quelque sorte historique. Car enfin des ambassadeurs comme ceux de «Paris» nous arrivent après que nous avons renoncé à défendre nos droits à Fa-hoda et à soutenir les intérêts de la France dans l'Afrique du Sud! Voilà de quoi nous faire réfléchir sur l'opportunité de tout de condensation.

La carte anglaise qui représente la France de 1910 réduite à un minuscule «Kingdom of Normandy», les cartes allemandes qui nous la montrent toute petite à côté d'un immense empire germanique agrandi de la Bohême septentrionale et de quelques autres pays autrichiens sont des documents excellents à méditer pour des Français. Et l'on peut en recommander particulièrement l'étude à ceux de nos compatriotes, qu'attendrait-il naguère jus qu'aux armes la maternité sollicitude de l'Europe pour notre honneur, notre bon renom et notre autorité morale.

Nouvelles Artistiques.

De Monte-Carlo.

Zaza a été pour Mme Réjane dernièrement l'occasion d'un grand succès. Cette pièce de millionnaire, qui réchauffe le pied d'ambassadeur de Zaza et que Mme Réjane joue considérablement à force d'y mettre de la vérité, de l'exatitudo et de la vie réelle, a passionné le public. On a fait une véritable ovation à la grande artiste. Nous la retrouvons ces jours dans *Madame Sans-Gêne* et dans *Madame Sans-Gêne*.

M. Camille Saint-Saëns, l'éminent voyageur, vient de quitter Paris pour aller, comme de coutume, passer l'hiver aux îles Canaries. De là il se rendra dans l'Amérique du Sud où il a été si chaleureusement accueilli précédemment et où de nombreux engagements pour des concerts l'attendent en route.

Comme Mme Sarah Bernhardt l'avait annoncé, M. Edmond Rostand a lu, il y a quelques jours, l'opéra aux artistes de son théâtre. Jamais, paraît-il, aucune lecture n'a produit un tel profond sentiment: les artistes émus avaient les yeux pleins de larmes. Le grand artiste, tout enthousiasmé, fut pris d'émouvoir de s'écrier: «Mon Dieu, que je suis heureux!»

L'opéra est en cinq actes et six tableaux. Assistait à la lecture M. et Mme Maurice Bernhardt, les interprètes suivants: Mmes Marie Lenoir, Marcelle, Suzanne, Sœur Blanche, Dufrenoy, Labadi, Gail-Boulanger, Sarva, etc.; MM. Camille, Laroche, Magnier, Dubouché, Chambray, Luchet, Durand, Schütz, Lacroix, Piron, Ripert, Le-marchand, Jean Dura, Krauss, Vial, Guroy, etc., etc.

Commentaires de nos lecteurs? Les Parisiens qui ont vu les spectacles sont toutes les fois les mêmes. Et le ballon gratuit. Adresse: S. et J. Ring, Reuilly, Chicago no. N. Y.

INSTANTANE.

Mme PACARY.

Une des artistes les plus brillantes, les plus sympathiques, les plus complètes qui aient jamais été engagées au théâtre de la rue de Bourbon. Les traits sont réguliers, la physionomie agréable; la taille, au-dessus de la moyenne, donne à l'ensemble de la personne une sorte de puissance. Rien de la vaste carrure, des larges épaules qui les départent presque toutes à la scène. Elle a toute la dignité du maintien, toute l'élégance de la démarche, toute la solennité d'un geste que nous rêvons dans la Falcon, qui est la véritable héroïne du drame lyrique. Elle a le don d'exprimer par le jeu de la physionomie, qui est extrêmement mobile, les grands sentiments qui bouillonnent dans son âme, les violents mouvements du cœur: l'amour, la terreur, le dévouement, l'enthousiasme patriotique, les clans de la foi religieuse. La voix, à la fois longue et puissante, possédant les deux registres complets du soprano et du mezzo soprano, a toute l'ampleur nécessaire pour rendre, d'une façon adéquate, les passions qui s'agitent en elle, et toute la douceur indispensable pour soupirer la romance d'amour. Elle possède surtout le don, si rare chez les artistes de la scène, de remuer son auditoire et de lui communiquer la fièvre qui la dévore.

Cet organe, à la fois étendant, velouté et souple, Mme Pacary le manie avec une habileté consommée; elle le plie à tous les besoins des situations les plus diverses, à l'expression des sentiments les plus opposés, aux entraînements de la passion la plus déordonnée comme aux réserves de l'amour le plus timoré, aux emportements de la haine, comme à toutes les calibres de la tendresse. Elle dit vrai; elle sent vivement; elle phrasait avec ampleur et finesse.

Portée à enlever son public par les éclats de son organe, elle se complait, au contraire, dans les ententes des nuances et sait en tirer un très habile parti. C'est proprement une styliste que Mme Pacary; elle nuance, elle glisse ses périodes musicales, comme un artiste de la plume glisse et nuance ses périodes poétiques. De là, la rare variété et la pittoresque de ses créations.

Détail à noter, en finissant: aucune lourdeur dans les vocalises; une légèreté, un brin dans les acuités qui étonne chez une forte chanteuse. Mme Pacary exécute tout cela avec une facilité qui semblait être le privilège exclusif de la chanteuse légère.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

«Zaza»

Comme il fallait s'y attendre, le Tulane regorgeait de spectateurs, dimanche soir, à la première de Zaza. C'est la première fois, pensons-nous, que l'on produit cette pièce en scène, à la Nouvelle-Orléans, et la renommée dont elle a dû exciter la curiosité des amateurs. Zaza a été représentée dans presque toutes les langues et elle a obtenu un immense succès en France. La comédie est prodigieusement mouvementée; elle fournit à des artistes de valeur l'occasion de donner un échantillon de ce qu'ils savent faire. Miss Mabel Howard, toute jeune encore, est pleine d'une noble ambition; elle a rendu tout le rôle de Zaza avec un entrain passionné véritablement étonnant. C'est une véritable artiste qui fera vite son chemin, et deviendra bientôt une des brillantes étoiles de la scène américaine.

Feuilleton

—DE—

L'Abéille de la N. O.

23 Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

DEUXIEME PARTIE.

LES EXPLOITS D'ANDRES

LES AVANTAGES D'UN NEZ COURT

(Suite.)

Et il lui fut donné pour logis un pavillon isolé, tout au bord du canal. Ce pavillon était inhabité de-

puis plusieurs années; on allait exécuter les réparations nécessaires le plus vite possible; en attendant le nouveau garde n'aurait point de service à faire.

On lui demandait seulement de se familiariser avec ses camarades, avec les autorités du pays, et de reconnaître les différentes parties du domaine en faisant à son gré des tournées de nuit et de jour à l'intérieur et aux alentours de la propriété.

Ce programme fut ostensiblement porté à la connaissance de toute la maison et Garguille, fort à l'aise, qui avait adopté pour la circonstance le nom desylvestre de Lafeuille, commença par se créer de fortes sympathies parmi ses collègues en payant généreusement sa bienvenue.

La cérémonie eut lieu au plus proche cabaret de Montigny et l'on trinqua ferme autour du zinc, lorsque le cocher Balvin, laissant sa guimbarde devant la porte, entra dans l'établissement.

Il avait un nez nature celui-là, épauoui, coloré, un nez qui révélait l'irrésistible penchant de son propriétaire pour la pureté septentrionale.

—En v'la du monde!... s'écria-t-il d'une voix prodigieusement enrouée,— tel Paulin Mérier dans Choppard du «Courrier de Lyon.» Et il chantonna:

Celui qui me paie un canon, Je le tiens pour un bon garçon b... —C'est ma tournée, répliqua vivement Garguille, échangeant avec le cocher un regard d'intelligence. Un verre de plus, un verre de moins je n'en mourrai pas. Servez, patron.

—A la bonne heure, vous êtes un bon zigue, vous. Merci et à charge de revanche.

Les verres se remplirent et se choquèrent à grand bruit. —Dites donc, cocher, fit un des gardes, ce n'est pas avec les pourboires des clients que vous vous arrosez souvent le gosier, car votre guimbarde est toujours pleine de vide!...

—C'est ce qui vous trompe, mon petit, car je viens à l'instant même de véhiculer une belle dame au château de Brezoles, une belle dame en deuil. Et outre le prix convenu — qui n'était pas mince — la belle dame m'a collé cent sous dans la main....

Clignant des yeux: —Hein! mon petit, combien qu'on peut avoir de canons de la bouteille à trois sous l'un, avec cette roue de derrière-là?

—Trente-trois, plus un sou pour la bonne!...

—Bien calculé, monsieur Baréme.... A six canons par heure, un tous les dix minutes, pour combien de temps que j'en ai à siffler la pièce!...

—Bah! Bah! interrompit Garguille, nous ne sommes pas

ici pour faire l'arithmétique. Une dernière fois, à vos affaires, les amis, et allons à nos affaires. Ils trinquèrent à la ronde. Garguille solda la dépense. —Merci de votre honnêteté, fit le cocher Balvin. On s'en souviendra à l'occasion.

Comme il vous plaira, mon brave. —Une poignée de main. —Volontiers!

Dans la grosse main du cocher, il y avait un papier plié menu dont Garguille s'empara adroitement.

Ils se quittèrent sans plus d'explications et le nouveau garde sortit avec ses camarades.

Sous prétexte d'aller chercher ses malles à la gare, il les quitta bientôt et s'isola pour prendre connaissance du billet de son acolyte, le cocher Balvin.

Celui-ci l'informait que la dame conduite de Montigny à Brezoles, autant qu'il avait pu s'en rendre compte à travers le voile de crépe dont elle cachait son visage, — brune, dont l'âge réel pouvait s'évaluer à une quarantaine d'années, quoiqu'elle parût beaucoup plus jeune, l'avait interrogé sur la situation de la demoiselle du château.... à plusieurs reprises.... avec insistance.

Elle voulait savoir si la jeune fille était seule, comment elle vivait, si elle avait un amoureux domestique, quelles étaient des gens amenés par elle à Brezoles!

Le cocher avait répondu évasivement, arguant de ce qu'il n'était dans le pays que depuis quelques jours et la dame avait paru fort désappointée.

—Bon!... se dit Garguille en déchirant le billet en menus morceaux, voilà une visiteuse à surveiller étroitement.

Il réfléchit pendant quelques minutes: —Si ce n'est qu'une commode quelconque venant offrir ses services à la jeune châtelaine, je le saurai ce soir, car je vais la faire suivre à son départ.

Puis il sourit et fit le geste de friser sa moustache postiche.

—He! he! Si c'était!... Que je voudrais bien.... Corbleu!... Nous n'aurons pas posé long-temps dans ce joli pays qui, cependant, peut s'être supporté à ses visiteurs un bien plus nul séjour sans nul ennui.... Nous allons voir.... A l'œuvre.... C'est M. Granvelle qui serait content!...

Et maître Garguille dirigea ses pas vers les alentours du château de Brezoles où il ne tarda pas à trouver, campant des cannes dans les taillis, son second agent, le délégué Latrude.

C'était un tout jeune homme, vif, éveillé, petit de taille, faubourien; il avait servi dans le régiment des sapeurs-pompiers de Paris et paraissait devoir faire son chemin dans ce corps dé-lité, car il était sous-officier à

vingt-trois ans, lorsqu'il eut une querelle bête avec son adjudant à propos de femme. Il s'était laissé aller jusqu'à lever la main sur son supérieur.

L'affaire fut arrangée par le colonel et Latrude évita le conseil de guerre. Mais, hélas! l'aventure lui coûta ses galons.

Il prit alors en dégoût la vie militaire et se hâta de sortir du régiment aussitôt son engagement terminé.

Ce jeune homme qui eût fait, à force de travail, un bon officier subalterne, se débattit vainement dans les bas emplois civils; il ne put pas se tirer d'affaire, et il attendait une place dans les brigades de sûreté lorsqu'il fit connaissance de Charles Garguille qui lui donna des rôles à copier et lui confia certaines recherches dans l'intérêt des familles, — terme consacré.

Ayant apprécié l'intelligence et le zèle de l'apprenti policier, l'ami Garguille, lorsqu'il fut chargé par M. Granvelle de recruter des agents-averties, ayant à rendre de l'activité et de la jeunesse, s'assura tout de suite la collaboration du petit Latrude.

Sa mission spéciale, au moment où nous le présentons à nos lecteurs, était de surveiller Brezoles et de tâcher de s'insinuer dans la maison.

En attendant une occasion favorable, il s'était donné comme un acquéreur possible de bois

taillis, désireux de réunir un lot de cinq ou six hectares, pour y fonder une petite propriété agrémentée.

Rude besogne dans ce pays où la terre est morcelée à l'excès. Le prétexte était excellent et le jeune homme avait tout le loisir de mesurer à l'enlambée, en attendant que l'arpenteur vienne, les parcelles à acquérir.

Il y en avait tant, qu'il pouvait passer à cette besogne fictive quinze grands jours sans que les habitants trouvaissent qu'il ne se décidait pas assez vite.

En attendant, personne ne pouvait entrer ni sortir de Brezoles sans être soumis à l'examen d'un homme qui se donnait pour un cultivateur de ses deux yeux de furet.

Il était donc au courant de la visite annoncée par le cocher Balvin.

—Je saurai ce qu'est cette femme avant midi, déclara-t-il à Garguille, car j'offre à déjeûner un régisseur de Brezoles, M. Pascal, qui me vend dix perches de broussailles, — il faut bien prouver que je suis un acheteur sérieux.— Ça coûtera deux cents francs, à un louis la perche.... Mauvais marché, car le carré d'épines que ça représente vaut bien quarante sous!

—Peu importe.

—Je le pense bien. —Seulement, si cet intéressant marché ne se conclut pas aujourd'hui, le mal ne sera pas